

# **CONTRIBUTION À L'ÉTUDE DES DÉVOTS AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE : VIE QUOTIDIENNE ET VIE SPIRITUELLE À PARTIR DES BIOGRAPHIES PIEUSES DE L'ÉPOQUE**

PAR  
NADINE GASTALDI  
*licenciée ès lettres*

---

## **INTRODUCTION**

Figure caractéristique du renouveau religieux du XVII<sup>e</sup> siècle, le dévot laïc en tant que type sociologique demeure mal défini. Qui est-il ? Comment la dévotion s'inscrit-elle dans son comportement quotidien vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis d'autrui ? Telles sont les questions qui se posent tout particulièrement à propos de la seconde génération des dévots, ceux qui, nés entre 1600 et 1640, bénéficiant d'une paix civile relative et développant les initiatives de leurs prédécesseurs (diffusion des directives du Concile de Trente et des œuvres mystiques de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, implantation d'ordres nouveaux ou de réformes), conduisirent à son plein épanouissement la Réforme catholique.

---

## **SOURCES**

Les sources utilisées permettent d'identifier les dévots et procurent l'information nécessaire pour retracer leur vie dans son intégralité et dans son intimité quotidienne et spirituelle. Un seul genre documentaire satisfait à cette double exigence : la biographie pieuse, composée et publiée au XVII<sup>e</sup> siècle, qui offre l'avantage de porter sur la dévotion du Grand Siècle un regard contemporain et en lui-même significatif.

Le dépouillement exhaustif de la série Ln<sup>27</sup> du département des Imprimés de la Bibliothèque nationale a abouti à la constitution d'un corpus de soixante-huit biographies. S'y ajoutent vingt oraisons funèbres et huit relations de belle mort, de caractère nettement biographique ou dont l'apport informatif autorise l'utilisation.

---

## PREMIÈRE PARTIE

### DÉFINITION D'UN CORPUS

---

#### CHAPITRE PREMIER

##### UN ENSEMBLE REPRÉSENTATIF

Comparé à la production réelle de biographies pieuses au XVII<sup>e</sup> siècle, qui dut être considérable, et en regard de la production conservée mais non recensée, le corpus réuni peut paraître étroit. Il est néanmoins représentatif, dans la mesure où le fonds de la Bibliothèque nationale est le plus riche et, aussi, en quelque sorte neutre grâce au hasard de sa constitution. On peut le considérer comme un juste reflet de la situation éditoriale du XVII<sup>e</sup> siècle et de l'état de conservation de ses produits. Par ailleurs, une certaine similitude entre les biographies laisse supposer qu'en augmenter le nombre n'aurait pas vraiment apporté d'éléments nouveaux. Si les données sociologiques fournies par le corpus semblent parfois déséquilibrées, ces disproportions, en fait, révèlent des situations réelles.

Les femmes (au nombre de quarante et une) sont plus représentées que les hommes (trente-trois). Leur position dans la société, leurs conditions d'existence les amenaient à se tourner vers la piété. Elles exerçaient en outre une certaine influence sur la vie quotidienne, dont les animateurs de la Contre-Réforme étaient conscients. Pour les auteurs de biographies pieuses, le monde féminin est à la fois la première source d'exemples et le premier public à gagner. Cependant la place des hommes n'est pas négligeable (ils forment les deux tiers des personnages) ; elle témoigne de l'ampleur du phénomène dévot.

La prédominance de la noblesse (cinquante-deux représentants), notamment d'épée (trente-deux), n'est pas non plus déficience du corpus. Sans la noblesse, première détentrice du pouvoir, de la richesse et du prestige, aucune réforme en profondeur n'était possible. A la plus grande partie de cette classe qui offre l'affligeant spectacle de l'indiscipline et du libertinage, les auteurs opposent les modèles issus de la fraction qui, par un mouvement inverse, s'est tournée vers la dévotion. En faveur du couple piété-noblesse, beaucoup tentent de concilier gloire et dévotion, en reprenant les théories de « l'action » et du « combat » qui marquent la spiritualité ignatienne.

Cette attitude, mais aussi ses traditions et sa culture propres empêchent le versant roturier d'adhérer sans réserve aux aspects nouveaux, et « éclatants », de la dévotion. De surcroît, déjà pieuse dans son ensemble, la bourgeoisie avait moins besoin d'être convaincue. Cette catégorie n'est donc représentée que par quatorze personnages. D'autre part, il n'est guère étonnant que les couches populaires peu instruites et mal informées ne fournissent que huit modèles aux auteurs, d'autant que l'homme du peuple n'avait pas toujours la chance de rencontrer un biographe. Cependant, malgré son déséquilibre, en couvrant tout le champ social, le corpus propose de la dévotion une vision d'ensemble et autorise les comparaisons.

Le corpus met encore en valeur l'opposition ville-campagne. Trente-sept héros sont citadins à part entière ; trente-quatre se partagent entre ville et campagne ; trois seulement sont des « campagnards ». Alors que la campagne est souvent pour le dévot synonyme de solitude et d'entrave à son développement spirituel, la ville lui offre aisément les aliments de sa dévotion (clergé nombreux où découvrir un directeur, couvent nouveau ou rénové, sermons, livres...). Tous les personnages sont marqués par l'empreinte de la ville. Paris, capitale du royaume, est le principal lieu de résidence d'une trentaine d'entre eux. Il faut relever, d'autre part, les interférences entre l'itinéraire spirituel du dévot et son itinéraire ou sa situation géographiques.

## CHAPITRE II

### VALEUR HISTORIQUE DES BIOGRAPHIES PIEUSES

La valeur historique des biographies pieuses repose sur quatre éléments que les biographes eux-mêmes, s'affirmant historiens, tiennent à exposer.

Les auteurs se présentent, en premier lieu, comme des témoins privilégiés de la vie du héros : ils en furent les confesseurs, directeurs, parents, amis, familiers. Ces liens sont des gages de vérité ; ils expliquent que les biographes puissent aller si avant dans la réalité intérieure du héros.

En règle générale, le témoignage d'autrui est invoqué pour compléter, confirmer ou suppléer celui des biographes. En véritables enquêteurs, ces derniers nomment leurs témoins, donnent des extraits de mémoires qu'ils ont produits, ou restituent leur propos. Le procédé contribue à accréditer la piété du héros, qu'ainsi l'auteur n'est plus seul à reconnaître. La mise en parallèle de plusieurs vies d'un même personnage permet de constater le respect de ces témoignages.

Les auteurs donnent la parole au héros lui-même, en faisant intervenir dans la biographie, à part ou au fil du texte, de nombreux extraits de ses lettres, de ses écrits spirituels... Il est patent, par la teneur si intime des propos ou des sentiments qu'ils rapportent, que certains auteurs, bien qu'ils n'en tirent pas de citation littérale, ont sous les yeux les écrits personnels de leur personnage. Seul l'homme lui-même peut révéler sa vie intérieure, surtout s'il est un « saint ».

Les biographes, enfin, protestent toujours de leur amour de la vérité et de l'histoire. Les approbations qu'ils reproduisent dans leur ouvrage sont là pour démontrer sa valeur et son authenticité. A la faveur d'une préface, d'une dédicace, ils se posent comme « biographe officiel » reconnu par la famille ou par une autre autorité. Ils demandent aux contemporains de juger de la véracité de leur œuvre, appel qui n'est pas pure convention dans ce siècle des « querelles ».

A l'examen, les biographies se révèlent peu fautives sur le plan historique. On ne saurait, au reste, soupçonner de mensonge auteurs et témoins si divers. Ce n'est pas en terme de vérité ou de mensonge qu'il faut poser le problème des limites de la biographie pieuse en tant que source. Il faut comprendre quelle vérité elle transmet et commente, et en définir la nature.

---

## DEUXIÈME PARTIE

### LA BIOGRAPHIE PIEUSE

---

#### CHAPITRE PREMIER

##### LES AUTEURS

La personnalité des auteurs de biographies pieuses n'est pas uniforme, et seul le statut de biographe les rassemble.

Les auteurs sont en majorité gens d'Eglise (soixante-six pour douze laïcs) ; ils la représentent dans toute sa diversité : une trentaine de séculiers, une trentaine de réguliers. Parmi ceux-ci on dénombre autant de membres des ordres anciens que des ordres nouveaux ou réformés. D'autre part, une classification en fonction de la « qualité spirituelle » s'étend des « spirituels » tels que peut les engendrer le renouveau mystique, aux « littérateurs », non toujours dépourvus de sens religieux. Entre ces deux pôles se situent ceux qui hésitent entre tradition et renouveau, ceux dont la « religiosité » se veut grave avant tout et la masse des « observateurs », qui comprennent et admirent la vie spirituelle mais ne semblent pas en avoir totalement fait l'expérience. Sur le plan doctrinal, on distingue aussi bien des humanistes dévots (beaucoup sont influencés par cette pensée) que des jansénistes. Ces différences se marquent parfois dans le style même des auteurs.

Toutefois, en tant que biographes, les auteurs suivent une même démarche et se conforment à des comportements similaires. L'entreprise biographique naît de relations entretenues avec le héros. Dans d'autres cas, elle doit son origine à une demande qu'ont pu faire les proches de celui-ci, que signalent préface ou dédicace : parents, amis, amis ou parents « spirituels » ; ces instigateurs fournissent parfois à l'écrivain la matière de son ouvrage. L'impulsion divine apparaît parfois aussi comme l'inspiratrice de la rédaction. Mais quel que soit le point de départ, c'est la piété même du héros qui, seule, justifie l'entreprise.

La biographie pieuse, en effet, n'est pas un vain exercice de commémoration. Elle résulte de l'obligation de « louer Dieu en ses saints », et est un appel à la conversion adressé au lecteur. Preuve et exemple de la puissance de la grâce, de la possibilité de perfection et de salut, le héros est un modèle à imiter. A travers lui, la biographie se veut un moyen efficace d'édification. En comparaison de cet objectif principal, des motivations comme la consolation, la glorification ou même la recherche de la canonisation sont annexes. Au sujet de cette dernière, les ambitions des auteurs étaient limitées par l'existence de la Sacrée Congrégation des Rites, créée en 1587, et par le décret d'Urbain VIII de 1634. Il est vrai, cependant, que le statut de la sainteté dans leur œuvre demeure très ambigu.

Parce qu'elle édifie, la biographie n'est pas vraiment pour les auteurs un lieu d'expression personnelle. Par son truchement, ils délivrent un enseignement universel, celui de l'Eglise. Ce didactisme peut s'incarner dans un traité

adjoint à la biographie, mais il se présente plutôt sous forme de digressions « explicatives » distillées dans le corps du texte. Loin d'être gênantes, ces explications sont utiles pour interpréter le comportement du héros. On peut, en effet, penser que les analyses des auteurs sont fidèles à la réalité intérieure du héros. Les affinités qu'ils ont eues avec lui, dans l'ensemble leur honnêteté et leur intelligence, leur savoir théologique ou mystique autorisent à le croire. L'auteur fait moins écran qu'il ne révèle.

## CHAPITRE II

### BIOGRAPHIE PIEUSE ET HISTOIRE

Reposant sur une volonté d'édification, la biographie pieuse développe simultanément deux types d'histoire : celle d'un cheminement intérieur, qui se situe dans « la réalité invisible du surnaturel et de la grâce », et celle de la vie mondaine du héros, ancrée dans la réalité terrestre, matérielle et périssable. L'histoire « intérieure » prime sur l'histoire « extérieure » qui n'en est que le lieu. Or, sur le plan historique, l'histoire spirituelle a tendance à être approximative et partielle. Elle néglige les détails concrets qui définissent le fait historiquement (date, lieu, nom des acteurs) ; sa teneur édifiante lui suffit. D'autre part, démontrant la perfection du héros, elle passe parfois sous silence ses défauts et ses erreurs. Imprécision et omissions se retrouvent chez les auteurs, qui participent presque tous à cette conception de l'histoire, mais à un degré raisonnable.

La plupart des auteurs ont l'honnêteté d'avouer leurs lacunes et, surtout, ils sont dans leur ensemble conscients que la prise en compte de la réalité quotidienne est nécessaire pour persuader le lecteur. Cette conviction apparaît dans la façon de désigner le héros comme un type socio-professionnel du chrétien, de démontrer que par sa dévotion il assume complètement le devoir d'état lié à sa condition ou sa profession. Leur biographie se fait « livre d'état ».

Le traitement des défaillances du héros, en revanche, est moins réaliste. Si on en nie rarement l'existence, leur importance est minimisée, à moins qu'elles ne soient retournées en vertu. Certains défauts rapportés ne le sont qu'au regard d'une piété exigeante : la vertu, si elle n'est accompagnée de ferveur religieuse (un vague sentiment de piété ne saurait suffire) est imparfaite parce qu'incomplète, et peut donc passer pour « défaut ». Parfois, au contraire, on amplifie chez un personnage la description des défauts, afin d'exalter la valeur de sa conversion. La vraie personnalité du dévot, avec ses aspects négatifs si elle en comporte (et dans leur juste proportion), parvient cependant à transparaître. D'ailleurs, que le dévot soit défini moins par ses défauts que par ses vertus relève même historiquement d'une option laïque.

De même, en tant qu'historiens de l'âme, les auteurs sont tenus d'accepter tout l'extraordinaire et tout le merveilleux qu'engendre la rencontre du ciel et de la terre. Miracles, visions, prémonitions ou autres phénomènes sont en eux-mêmes sujets à caution. Les biographes le savent et le rappellent. Mais dans la mesure où la vertu du héros se manifeste *évidemment* dans sa pratique des lois du christianisme, ces signes extérieurs de la sainteté qui, sans la fonder, la prouvent, sont à prendre en compte. Ils renforcent même l'image de la perfection du héros : celle-ci ne dépasse-t-elle pas l'entendement ? N'est-elle pas inséparable de la mystérieuse intervention de la grâce, et de l'expérience mysti-

que ? Le mystère, enfin, n'est-il pas au cœur du christianisme ? Aussi, si les auteurs enrobent parfois ces révélations d'un vocabulaire prudent, dans l'ensemble, ils n'y renoncent pas.

La dernière ambiguïté des rapports entre la biographie et l'histoire réside dans le désir des auteurs d'insérer le destin individuel de leur héros dans le devenir universel de l'Église. Par leurs références à l'histoire sainte (les premiers siècles du christianisme surtout), à saint François de Sales ou à sainte Thérèse, par la description d'attitudes qui semblent bien souvent stéréotypées, les auteurs définissent un *lieu* commun de la dévotion. Bien que le salut soit une quête éminemment personnelle et solitaire, la référence à d'autres expériences ou la correspondance avec un modèle général est légitime. Animés d'une même foi, puisant à une même source leurs règles de conduite, se reportant de leur propre mouvement (consciemment ou inconsciemment) à l'exemple des saints dont ils connaissent la vie par cœur, se sachant membres d'une communauté, l'Église, comment les dévots ne présenteraient-ils pas une similitude dans leur mentalité ou dans leur comportement ?

### CHAPITRE III

#### BIOGRAPHIE PIEUSE, LITTÉRATURE ET LANGAGE

Sur le plan littéraire, la biographie pieuse se caractérise par sa nature hybride de récit historique à fonction religieuse.

En général, les auteurs restituent la notion de dédoublement de l'histoire en optant pour une structure elle aussi dédoublée. Si l'on schématise, la première partie du texte correspond au temps mobile de l'itinéraire spirituel du héros : elle commence à sa naissance, comprend les événements de sa vie terrestre et s'achève dès l'instant où il atteint la perfection. La seconde partie consiste dans la description de ses vertus ; elle reflète un temps immobile où le héros, n'appartenant plus à la terre, échappe à la contingence. Un fait, parfois, sert de point de rupture, de séparation entre les deux parties : veuvage, entrée au couvent, conversion. Le récit de la mort se situe indifféremment avant ou après la seconde partie.

L'écriture est, elle aussi, dédoublée. Pour rapporter les événements, les situations de la vie terrestre du héros ou les éléments « événementiels » de sa vie spirituelle, les auteurs utilisent les ressources du style. En effet, bien qu'ils se défendent de faire œuvre littéraire, les biographes, plus qu'une histoire, content une aventure. Ils veulent émouvoir la conscience avant d'éclairer l'esprit. Et comme l'existence des héros s'y prête par maints rebondissements ou situations pathétiques, un glissement de la réalité aux conventions et le recours aux procédés dramatiques ou romanesques semblent justifiés. C'est le tragique du destin de leur héros que les auteurs expriment avec le plus de force ; la description du bonheur, en revanche, est assez fade, bien loin des possibilités de l'idéalisation littéraire. Dans leur narration du merveilleux, ils rejoignent aisément, au contraire, la dimension du récit fantastique si fortement en vogue au Grand Siècle dans le roman ou le conte. Mais ici ce n'est plus tout à fait littérature : ce merveilleux donné pour réel relève aussi de la seconde manière d'écrire des auteurs.

Toute expression de la réalité spirituelle, en effet, passe non plus par l'adop-

tion d'un style ou d'un ton, mais par un jeu sur le langage. Les données qui définissent ce langage et servent à son élaboration sont celles mêmes qui président à la vie « mystique », intellectuelle et ineffable.

En s'appuyant sur la force poétique de l'image, en utilisant la figure rhétorique de l'oxymoron, en usant du paradoxe, les auteurs inventent un langage qui compense son impuissance à dire par sa capacité à suggérer. Ce langage est chargé de rendre compte de ce processus de connaissance singulier qu'est l'expérience mystique, et de faire comprendre que la connaissance atteinte est inexprimable. Dans les deux cas, il franchit les limites de l'entendement, entre dans des domaines où le langage est remis en cause. Aussi est-il plein de pièges, notamment à cause du rôle qu'y tiennent les images, celles-ci devant évoquer une réalité qui ne tombe pas sous les sens, et, de plus, se concrétisant parfois réellement. Toutefois, l'ambiguïté semble moins dangereuse que nécessaire à ce langage, dont le « péché originel » est de vouloir dire l'indicible.

## TROISIÈME PARTIE

### LES DÉVOTS

#### CHAPITRE PREMIER

##### ÊTRE OU DEVENIR DÉVOT ?

La dévotion est inscrite dès l'enfance dans la destinée des personnages. Ils sont généralement nés de parents pieux, qui leur inculquent très tôt les gestes familiers de la dévotion (messe, prière...) et l'enseignement moral et doctrinal du christianisme. Cet apprentissage est assez facilement assimilé par les enfants parce qu'il s'inscrit dans une atmosphère familiale chaleureuse, ce qui est assez exceptionnel pour l'époque. Aussi ont-ils le désir d'imiter leurs parents. D'autre part, il semble que, très tôt, l'enfant soit conscient de l'omnipotence de la mort, bien que, autre exception, le corpus réuni comprenne peu d'orphelins (or la perte de l'un des parents est, en général, la première façon d'appréhender la mort).

La formation parentale à la piété est relayée par la fréquentation des couvents pour les petites filles, généralement entre leur septième et dixième année, ou celle des collèges pour les garçons de douze à quinze ans.

La pression qui s'exerce sur les enfants dans le sens de la piété est considérable et pourrait engendrer un rejet. Mais ces dévots enfants semblent pourvus d'un caractère docile. Aussi donnent-ils très tôt les marques de la plus sublime piété : goût de la prière, désir de mortification, charité, refus du jeu... Une moitié d'entre eux suivront ce chemin sans défaillir, refusant toujours de s'intéresser à la vanité du monde, de se laisser étourdir par les obligations de leur état... Pour l'autre moitié, un temps égarée, la dévotion sera le résultat d'une prise de conscience et d'une conversion qui les ramènent à leur enfance.

Malgré leur éducation pieuse, en effet, les enfants ne sont pas totalement coupés du monde et de ses tentations. Généralement leurs parents les destinent à vivre dans le siècle et leur font délivrer l'instruction nécessaire pour y réussir. Les jeunes filles reçoivent un enseignement sommaire où la part de la civilisation est très importante. Les garçons bénéficient en général de l'instruction la plus complète que leur rang et leur époque puissent leur procurer. Ils témoignent de brillantes dispositions intellectuelles et ont le goût de la culture. Garçons et filles trouvent ainsi d'autres centres d'intérêt que la piété. D'autre part, ils entrent tôt dans l'âge adulte, par le mariage pour les filles, par la vie de société pour tous : bal, compagnie...

Ainsi certains se laissent distraire de la piété de leur enfance : un tiers en vivant sagement et même pieusement, mais pas « dévotement » avec ce que la notion comporte d'absolu ; un autre tiers en oubliant la piété un court instant ; un autre, enfin, en « tombant » dans le libertinage. Les uns et les autres seront les convertis. Le changement est généralement soudain. Un événement crée la rupture dans la vie du héros ; ce peut être une lecture, une mort, un accident, une maladie... Alors commence la marche vers le salut.

## CHAPITRE II

### ÊTRE DÉVOT

Être dévot, c'est s'oublier peu à peu soi-même, afin de n'être qu'à Dieu et au prochain. Dans cette recherche, le dévot se révèle comme un être contradictoire, aussi bien vis-à-vis de lui-même que de l'opinion du monde.

La première démarche de celui qui se convertit, par exemple, est de régler sa maison, de s'imposer un emploi du temps et de se remettre aux mains d'un directeur, trois façons de renoncer à sa liberté pour entrer dans la « liberté des enfants de Dieu ». En tout, le dévot renverse les valeurs de la liberté. Son grand désir est l'obéissance, la soumission à la volonté divine.

Intelligent et cultivé, le dévot se refuse peu à peu les plaisirs de l'esprit. Il réduit ses intérêts au seul domaine de la religion. Il va plus loin encore. En fait, ces personnages sont presque tous des mystiques. Leur connaissance de Dieu ne passe plus par le savoir, ni même par l'intelligence, qui deviennent des obstacles. Elle réside dans l'oraison, dans l'eucharistie. Chez beaucoup, un long travail d'abdicatation de la raison s'impose pour atteindre la « simplicité », la « pauvreté d'esprit », « l'innocence ». Leur dévotion à l'Enfant Jésus en est souvent issue. Certains même trahissent la tentation, ou parfois les signes, de la folie. Ce renoncement, vécu intérieurement, ne les empêche pas, quand les circonstances le réclament au nom de Dieu ou du prochain, de faire preuve de perspicacité, de mener à bien de difficiles entreprises.

La contradiction se manifeste aussi dans le corps, que les dévots s'acharnent à maîtriser, nier et finalement détruire. Les auteurs se plaisent à accentuer la valeur de cette lutte en évoquant la beauté de leurs héros, source éventuelle de vanité. Même lorsque cet élément est absent, le corps est perçu comme l'ennemi, car il représente la matière. Il est pourtant aussi un instrument mis à la disposition de la dévotion afin qu'elle s'exprime et qu'elle s'accomplisse. La mortification, la pénitence s'exercent d'abord sur le corps, avant d'atteindre l'esprit et la volonté. La relation à Dieu passe par des impressions physiques ; les états spirituels s'incarnent : échange de cœur, ardeur de la charité



devenue soif, fièvre... Sur ce plan, la maladie et la souffrance physique sont primordiales, puisque épreuves envoyées de Dieu, partagées avec le Christ crucifié.

L'aboutissement logique de ce cheminement et de ce renversement de l'être est son anéantissement. S'oublier soi-même n'est possible qu'en mourant à soi-même. Cette évolution, on doit le rappeler, s'accomplit pourtant dans et par l'amour divin, sinon elle n'aurait aucun sens. Par cette suite de négations, le dévot affirme la valeur d'un suprême « positif », Dieu. Celui-ci d'ailleurs ne peut être entièrement rejoint que par la mort naturelle, fin de la pénible mort de soi permanente qu'est pour le dévot sa vie terrestre, frontière au-delà de laquelle se trouve l'objet de ses désirs enfin entièrement accessible. La mort du dévot est donc exemplaire, sereine, acceptée ; mais cela ne suffirait pas à la particulariser : joyeuse et ardente, elle est donc aussi envisagée comme la fin d'une longue attente, la récompense d'une dure préparation.

### CHAPITRE III

#### L'ÊTRE SOCIAL

Paradoxalement, le dévot, être qui veut échapper pour lui-même aux nécessités terrestres, est un agent social d'une grande activité. Sa foi le porte à tout entreprendre pour le bien de l'autre, identifié à Dieu. Plus cet autre lui sera étranger, et plus son intérêt pour lui sera vif.

Les relations du dévot avec sa famille sont complexes. La religion l'oblige à remplir ses devoirs d'enfant, d'époux, de parent. Elle lui prescrit d'aimer aussi. Les auteurs décrivent des familles qui sont en général assez unies, des mariages heureux, des enfants qui donnent satisfaction. Mais en fait, il apparaît que le dévot a tendance à n'atteindre sa perfection qu'après s'être séparé de ce cadre. Beaucoup vivent en « solitaire ». Ceux qui ont eu le choix sont restés célibataires. Les veuves ou veufs ne se remarient pas ; souvent ils s'empres- sent de marier ou d'établir leurs enfants pour se consacrer entièrement à la dévotion. De l'autre côté, certains parents, conjoints, enfants n'apprécient guère ce qu'ils considèrent comme « excès » et s'y opposent. Enfin, pour le dévot aimer sa famille autrement qu'« en Dieu » semble une autre forme de l'amour de soi-même, surtout à cette époque où la notion de solidarité familiale est essentielle. C'est pourquoi, bien qu'il ne soit pas insensible, il s'en isole.

Le dévot observe la même attitude en amitié, sentiment qui apparaît d'ailleurs rarement dans les biographies. Dans les seuls cas où elle soit véritablement mentionnée, elle a pour base la dévotion et concerne un directeur, un confesseur, un confident appartenant à une institution religieuse... Sous cet aspect se développe une véritable sociabilité. Un bon nombre de héros des biographies pieuses ont d'ailleurs appartenu à la Compagnie du Saint-Sacrement.

Sur le plan social, en revanche, le dévot se doit de faire de l'autre un prochain, au sens fort du terme. C'est ce qui l'oblige à exercer son métier avec rigueur et honnêteté, à remplir ceux des devoirs de sa condition (choisie par Dieu) qui ne contredisent pas la religion : le juge est juste, le soldat courageux... Envers ceux qui sont dans sa dépendance, domestiques ou paysans, le dévot se montre charitable spirituellement et pratiquement, les instruisant ou les faisant instruire des vertus chrétiennes, n'exigeant d'eux travail ou contribution que dans les limites de la justice... Un autre aspect du respect du dévot pour

la société consiste dans une gestion financière qui s'interdit les dettes. Mais, enfin, c'est dans les secours apportés à ceux qui lui sont le plus lointains que les dévots révèlent réellement la force de leur dévouement : pauvres, malades, prostituées, prisonniers, condamnés à mort. Pour résoudre ces maux, certains établissent de véritables institutions. A une misère infinie, le dévot oppose une charité infinie qui est bien loin des tracasseries policières dont certains ont dénoncé l'existence. On en perçoit quelques aspects dans les biographies, mais ils sont mineurs. La charité n'est pas l'obligation imposée par une morale, mais avant tout l'expression d'une compassion et d'une fraternité, acte original dans cette société du Grand Siècle où les différences sociales sont fortement marquées.

---

## CONCLUSION

Membre spécifique de la société du XVII<sup>e</sup> siècle, le dévot n'est pas un être en marge de cette société. Issu généralement d'une famille pieuse, unie et aisée, la dévotion n'est pas pour lui un refuge ; elle est l'aboutissement d'une éducation, par la suite volontairement approfondie. Sur le plan religieux, sa dévotion passe par une multitude de pratiques, quotidiennes ou à jour fixe, qui ne sont que les signes extérieurs d'une spiritualité généralement mystique. C'est dans ce domaine qu'il se singularise le plus. Car le dévot qui se veut mort à lui-même, n'est pas « mort » pour la société. Au contraire, sa foi l'engage à y remplir les fonctions qu'elle lui assigne et sa charité le pousse à tenter de remédier à ses imperfections.

---

## PIÈCES JUSTIFICATIVES

*Abrégé de la Vie et des Mœurs de Monsieur Nicolas Gaspar Du Fay* (par J.B. Du Fay, s.l., 1666) ; — Tables des matières des biographies de François de Gallaup (par Gaspard Augeri), de G. de Renty (par le Père Jean-Baptiste de Saint-Jure), de M<sup>me</sup> de Beaufort-Ferrand (par Antoine de Saint-Martin), de Armelle Nicolas (par Jeanne de la Nativité), de Madeleine Vigneron (par le Père Mathieu Bourdin). — Extraits des biographies de : Armelle Nicolas (par Jeanne de la Nativité) ; M<sup>me</sup> de Miramion (par l'abbé François Timoléon de Choisy) ; de Marie de Hautefort (anonyme), François de Montholon (par Jacques Brousse), Jeanne de Chantal (par le Père Alexandre Fichet), la marquise de Magnelais (par le Père Marc de Bauduen), la baronne de Neuville (par le Père Cyprien de la Nativité de la Vierge).

---

## ANNEXES

Tableau analytique du corpus. — Portraits et gravures illustrant les biographies pieuses.

---